

Cette nuit, j'ai fait un cauchemar qui a franchi les frontières du monde des rêves. À mon réveil, même la lumière du jour et mes efforts n'ont pas réussi à dissiper les images de ce film d'horreur qui continue à tourner en boucle sur l'écran de ma conscience. Je me revois sans cesse, assis dans l'obscurité, dans mon bureau, face à une liste de noms lumineux. Derrière moi, un homme récite d'une voix rauque une incantation dans une langue inconnue, avant de souffler avec force. L'air malodorant qui s'échappe de sa poitrine avec rage arrache les noms de la feuille que je tiens et les fait tournoyer autour de moi, comme des lucioles dans une nuit sans étoiles. Ces patronymes, devenus des insectes lumineux, s'étirent et se transforment en monstres tentaculaires. Ces mots-monstres s'unissent pour former des lianes qui s'enroulent autour de moi et m'enserrent jusqu'à m'étouffer.

D'ordinaire, les mots m'inspirent et me guident, se muant parfois en ailes qui me permettent d'atteindre

À l'ombre d'une Affolante

des horizons sans limites. Cette fois-ci, ils sont devenus les maillons vivants d'une chaîne qui entrave mes mouvements et met mon esprit en cage. Je me sens piégé dans un monde où les mots prennent vie, manifestement avec l'intention de me détruire. Jusqu'alors, ils étaient mes compagnons d'exil, et leur territoire mon dernier espace de liberté. Que me restera-t-il si, à leur tour, ils se transforment en bourreaux et leur patrie en enfer ?

Ce matin, je me rase sans oser croiser mon reflet dans le miroir. J'appréhende l'idée de plonger mon regard dans le mien. Je redoute de découvrir, à travers ces fissures qui s'ouvrent sur mon âme, la tache sombre et tentaculaire qui grandit, épousant les méandres de ma culpabilité. Même cette main, qui a influencé discrètement mon existence depuis ma naissance, semble s'être retirée, me laissant seul face à un choix cornélien, à un combat intérieur sans concession : trahir mes convictions pour un confort illusoire ou lutter, en sachant que mon combat est voué à l'échec.

J'ai envie d'air frais. Je ne résiste guère longtemps à l'appel de la forêt. Je chausse mes bottes et mets une veste. Douce, ma fidèle compagne à quatre pattes, a saisi le message. Elle s'élance avec enthousiasme, aboyant et agitant ce qu'il lui reste de queue. En quittant la maison, je crains de rencontrer quelqu'un que je connais, car je sais que les images qui continuent de polluer mon esprit pourraient m'empêcher d'avoir

À l'ombre d'une Affolante

une conversation cohérente. Heureusement, Douce et moi ne croisons personne.

Après de longues heures de marche, nous sommes toujours dans cette forêt qui sert d'écrin au charmant village de Samoï-sur-Seine. Ma quête d'une réponse à mes préoccupations reste vaine. Dans un élan de désespoir, je lève les yeux, comme un appel au ciel. Vers quel Dieu ? J'en ai croisé tant que ma foi s'est dissoute dans mille croyances.

La forêt demeure muette, et les rayons de soleil qui se faufilent entre les feuilles n'éclairent pas la nuit qui m'habite. Le vent qui agite les cimes des arbres ne me redonne pas le souffle perdu la nuit précédente. Il semble que ma prière n'ait pas été entendue, probablement parce que le destinataire n'a pas été clairement identifié.

Hautaine, Douce promène avec une certaine arrogance sa robe noire marbrée de blanc. Elle ne fait pas ses dix ans. Sa beauté naît de la rencontre et de l'attachement. Je comprends donc que cet éclat ait échappé à l'inconnue que nous venons de croiser et qui, en contenant son rire, m'a dit : « Elle est drôle, votre chienne. » Il n'y a pas longtemps, c'est un célèbre journaliste, qui a sans doute déjà dormi près de chez vous, qui lui a trouvé des airs de babouin. Douce doit sa particularité, qui prête à sourire, à un croisement entre un griffon et un border collie.

Selon les spécialistes, Douce est incapable de se souvenir du passé ni d'anticiper l'avenir. Elle serait

À l'ombre d'une Affolante

limitée à l'instant présent, réagissant uniquement en fonction de son horloge biologique. Je me demande donc dans quel coin obscur de sa mémoire sont allées se graver les empreintes olfactives de tout ce qu'elle renifle depuis plus de deux heures avec la minutie d'un expert en criminalistique.

Douce ne fait preuve d'aucune impatience. Elle semble comprendre que quelque chose me perturbe. Elle s'arrête et me regarde attentivement, penchant sa tête d'une manière très caractéristique, comme si elle essayait de sonder la profondeur de ma détresse. Pour l'apaiser, je lui souris.

En plongeant mon regard dans les yeux de ma chienne que l'âge rend de plus en plus vitreux, j'ai alors ce genre de pensée que le désespoir peut inspirer et je me dis : « Certains jours, j'aimerais bien être mon chien ». Cette phrase ne doit rien au hasard. Elle est tirée d'une chanson de Frédéric Mey. C'est un auteur-compositeur-interprète allemand que j'aime bien. Immédiatement, les vannes s'ouvrent, libérant les paroles de la chanson qui inondent mon esprit. Comme une marionnette, je me mets à fredonner :

*Certains jours, j'aimerais bien être mon chien.
Bien au chaud dans l'édredon, je m'observerais froidement*

*À m'agiter paniqué chaque matin,
Et je me rendormirais à ce spectacle fatigant,
Puisque mon unique centre d'intérêt serait mon ventre,*

À l'ombre d'une Affolante

Que mes seuls efforts seraient mon sommeil et ma digestion.

Mes recherches spirituelles mèneraient à ma gamelle.

*J'aurais pour seul sujet de tourment et de méditation
La morphologie de mon os quotidien.*

Quelquefois j'aimerais bien être mon chien.

...

Lorsque je cesse de chanter, une éclaircie apparaît dans le tumulte de pensées sombres qui, tels des nuages porteurs d'orage, obscurcissaient mon ciel intérieur. Je me penche et caresse doucement la tête de Douce qui, apaisée, se met à courir. Elle a environ vingt mètres d'avance sur moi lorsqu'elle atteint le croisement des routes forestières du Cèpe et de l'Agaric. Après avoir jeté un coup d'œil à gauche, puis à droite, elle se tourne vers moi, attendant une instruction. Devant mon indécision, elle n'hésite pas. La grande aiguille de son horloge biologique vient de s'arrêter sur la case « gamelle ». Elle se dirige à gauche, en direction de la maison.

Lorsque, à mon tour, j'atteins le carrefour, je me rends compte que Douce a disparu, tout comme le soleil qui brillait quelques secondes auparavant. Étrangement, une portion de la route du Cèpe est noyée dans la brume. Un léger vent se lève et creuse un tunnel au cœur de ce brouillard dense. Trois personnes, un homme, une femme et un enfant émergent soudainement de ce passage mystérieux.

À l'ombre d'une Affolante

L'homme, d'une cinquantaine d'années, arbore des favoris poivre et sel. Il porte un costume noir en flanelle. Son gilet et son pantalon taille haute sont confectionnés dans une belle étoffe. Sa chemise est blanche, et un long manteau à bavolet flotte sur ses épaules. Il tient son chapeau de la main gauche et de la droite il serre la main d'un garçon d'environ huit ans.

L'enfant a des cheveux longs qui tombent en cascade sur ses épaules. Il est vêtu d'une tunique ample aux manches bouffantes. Sa taille est cintrée par une large ceinture nouée dans son dos.

La femme, quant à elle, porte une robe en satin marron clair, agrémentée d'un manteau bleu cendre orné de dentelle irlandaise. Son chapeau, rehaussé d'une aigrette, et son ombrelle sont confectionnés dans le même tissu que sa robe.

À leur approche, une sensation de froid m'envahit. L'aura glaciale qu'ils dégagent est palpable et une odeur d'encens imprègne l'air autour d'eux. Nous ne sommes pas dimanche, et pourtant, je ne peux m'empêcher de penser qu'ils sortent de la messe. Je les salue lorsque je les croise, mais je ne reçois aucune réponse en retour.

Après les avoir dépassés de quelques mètres, je m'arrête et me retourne. Je constate alors que l'enfant a également fait volte-face. Son regard est d'une intensité effrayante. Une douce chaleur m'envahit, et mon cœur s'emballe. Avant d'être brutalement tiré par

À l'ombre d'une Affolante

son père, qui l'incite à avancer, le jeune garçon me gratifie d'un sourire éclatant qui dissipe la brume qui l'enveloppe. D'un geste de la main, il m'adresse un petit signe amical.

J'ai l'impression que, du haut de son enfance, le garçon me supplie de ne pas perdre foi en l'humanité. Toutefois, dans son regard, je discerne une profonde détresse, comme un appel au secours. J'hésite, ne sachant que faire.

Aider cet enfant suppose que j'aie clairement identifié la menace qui pèse sur lui. Or, je n'ai aucune idée de ce qui le met en danger, et poser la moindre question serait tout aussi incongru que leur présence dans cette forêt. De plus, je dois l'avouer, cette famille mystérieuse me fait peur.

Je fais demi-tour et reprends mon chemin. Soudain, je réalise que je n'ai pas le choix : pour continuer, je dois me frayer un passage dans le tunnel creusé dans la brume épaisse laissée par cette famille mystérieuse.

Le brouillard avance inexorablement vers moi et m'enveloppe rapidement de sa moiteur. Les parois de vapeur d'eau qui m'entourent sont si opaques que je ne peux rien distinguer au-delà. J'avance à l'aveuglette. Tout à coup, je suis pris de vertige, et mes oreilles commencent à siffler. Des éclairs zèbrent mon champ de vision, et mon corps commence à trembler, tandis que mon cœur s'affole un peu plus. Pour atténuer ces effets très désagréables, je ferme les

À l'ombre d'une Affolante

yeux. Je suis incapable de dire combien de temps je reste dans cet état.

*